

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1908

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 4 Juin 1908, à 1 heure

PAR

François DA COSTA GUIMARAES

CONTRIBUTION A LA PATHOLOGIE

DES

MYSTIQUES

(Anamnèse de quatre cas)

Président : M. GILB. BALLEZ, professeur

MM. THOINOT, professeur

Juges

FERNAND BEZANÇON, agrégé

CLAUDE, agrégé

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les
diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

JULES ROUSSET

1, rue Casimir-Delavigne, 1

1908

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1908

THÈSE

N°

255

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 4 Juin 1908, à 1 heure

PAR

François DA COSTA GUIMARAES

CONTRIBUTION A LA PATHOLOGIE

DES

MYSTIQUES

(Anamnèse de quatre cas)



Président : M. GILB. BALLEZ, professeur

Juges { MM. THOINOT, professeur
FERNAND BEZANÇON, agrégé
CLAUDE, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

JULES ROUSSET

1, rue Casimir-Delavigne, 1

1908

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie.....	NICOLAS
Physiologie.....	CH. RICHET
Physique médicale.....	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.....	GAUTIER
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD
Pathologie médicale.....	{ BRISSAUD
	{ DEJERINE
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....	PIERRE MARIE
Histologie.....	PRENANT
Opérations et appareils.....	QUENU
Pharmacologie et matière médicale.....	POUCHET
Thérapeutique.....	GILBERT
Hygiène.....	CHANTEMESSE
Médecine légale.....	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	GILBERT BALLET
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER
Clinique médicale.....	{ HAYEM
	{ DIEULAFOY
	{ DEBOVE
	{ LANDOUZY
Maladies des enfants.....	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....	JOFFROY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux.....	RAYMOND
Clinique chirurgicale.....	{ LE DENTU
	{ BERGER
	{ RECLUS
	{ SEGOND
Clinique ophtalmologique.....	DR LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.....	ALBARRAN
Clinique d'accouchements.....	{ PINARD
	{ BAR
	{ RICHEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.....	POZZI
Clinique chirurgicale infantile.....	KIRMISSON
Clinique thérapeutique.....	ALBERT ROBIN

Agrégés en exercice.

MM.			
AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANCON (FER.)	DUVAL (PIERRE)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LCEPER	RENON
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFEL, chef
CARNOT	JEANSELME	MARION	des travaux anat.
CASTAIGNE	JOUSSET (ANDRÉ)	MORESTIN	SICARD
CLAUDE	LABBE (MARCEL)	MULON	ZIMMERN
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 8 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE M. LE PROFESSEUR TERRIER

A MES MAÎTRES DES HOPITAUX

M. LE PROFESSEUR DIEULAFOY
MM. LES AGRÉGÉS TH. ANGER, TROISIER
ET MAYGRIER

A MON PRÉSIDENT DE THESE

M. LE PROFESSEUR GILBERT BALLEZ

Professeur à la Faculté de Médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

CONTRIBUTION
A LA
Pathologie des Mystiques
(ANAMNÈSE DE QUATRE CAS)

Depuis quelque temps, on s'occupe beaucoup de la pathologie des mystiques, surtout de diagnostiquer leur état mental si particulier, incompréhensible à la plupart. J'ai cru qu'il serait intéressant de contribuer à cette enquête par le classement des signes épars dans les œuvres et dans les biographies de quatre individus, différents à tous les points de vue. Mon choix s'est porté sur Plotin, Fra Angelico, Suzanne Labrousse et Eustelle Harpin.

PREMIER CAS. — PLOTIN

Sources. — 1° *Vie de Plotin*, par son disciple Porphyre (en tête des œuvres de Plotin) ;

2° *Plotini Enneades*, édition Volkmann, Leipzig, 1883, 2 vol ;

3° Eunape, *Vitæ Sophistorum*, édition Boissonnade, Paris, 1849 ;

4° Suidas, *Lexicon*, édition Th. Guisford, Hâle et Brunswick, 1853 ;

5° Eudoxe, *Violarium*, édition J. Flach, Leipzig, 1860.

Profession. — Philosophe.

Antécédents héréditaires. — Aucun renseignement. Il ne parlait jamais de sa famille.

Biographie. — Il ne voulut jamais dire le lieu ni la date de sa naissance. D'après Eudoxe, il serait né à Lycopolis, en Egypte. Il mourut en Campanie (Italie), à l'âge de soixante-six ans, en l'an 270 après Jésus-Christ.

A vingt-huit ans, il se mit à l'étude de la philosophie ; et, après avoir fréquenté les cours des philosophes qui professaient alors à Alexandrie, il devint le disciple d'Ammonius Saccas, dont la doctrine satisfaisait mieux son esprit ; il suivit ses leçons pendant onze ans. Voulant s'initier à la philosophie des Perses et des Indiens, il suivit l'expédition de l'empereur Gordien en Perse ; et lorsque celui-ci fut tué en Mésopotamie, il se réfugia à Antioche. L'année suivante il vint se fixer à Rome ; il avait alors quarante ans. Il y enseigna avec éclat ; l'empereur Gallien et l'impératrice Salonine avaient la plus grande considération pour lui. Son enseignement dura jusqu'en 262, époque où la perte de sa voix et ses infirmités le décidèrent à quitter Rome.

Histoire pathologique. — A huit ans, il prenait encore le sein ; il fallut que sa nourrice se plaignît de son importunité, pour qu'il abandonnât cette habitude.

D'après Porphyre, il souffrait de la diarrhée, avec coliques « koliakê nosò » ; et selon Suidas, il avait le mal sacré, « ieras nosou ».

Ses yeux fatiguaient, quand il lisait.

Lors de l'épidémie de peste, qui régna à Rome en 262,

il souffrait d'un mal de gorge qui alla en s'aggravant à un tel point que sa voix était toujours enrouée ; de plus, sa vue se troubla, et ses pieds, ses mains se couvrirent d'ulcères.

Il ne voulait pas user de lavements, disant que cela ne convenait pas à un vieillard. Il refusait également les antidotes thériamiques, parce qu'il s'abstenait de la chair des animaux domestiques. Il ne prenait pas de bains, mais se faisait frictionner.

Physique. — Sa figure était agréable ; l'expression de son visage, fort douce. Il était superbe lorsqu'il parlait ; son visage s'enflammait, son front se couvrait d'une légère sueur. Il avait la voix belle et forte. Il s'expliquait le plus souvent avec enthousiasme et passion.

Caractère. — Il était bon, affable, indulgent, doux.

Dans les discussions, il répondait avec bonté.

C'était un homme bien éloigné du caractère et de la vanité des sophistes. Il semblait être en conversation avec ses disciples, lorsqu'il était dans son auditoire.

Il avait la coutume de s'entretenir avec chacun de ceux qui demandaient à le voir. Il était doux et d'un accès facile pour tous ceux qui vivaient avec lui.

Durant les vingt-six années qu'il demeura à Rome, il fut pris souvent comme arbitre ; jamais il ne se brouilla avec aucun personnage politique.

Plus d'un lui confia, en mourant, ses enfants et leur héritage. Il examinait avec soin les comptes des tuteurs, exigeant de ceux-ci beaucoup d'économie.

Habitudes. — Il était fort sobre. Il ne mangeait jamais

de viande, et, le plus souvent, pas même de pain. Il dormait peu. Il méditait continuellement.

Culture. — Il fut mis, à huit ans, entre les mains d'un grammairien. Outre la doctrine d'Ammonius Saccas, il connaissait celles de Platon, d'Aristote et de leurs successeurs, et celles des stoïciens. Il savait la géométrie, l'arithmétique, la mécanique, l'optique, la musique, sciences pour lesquelles il n'avait pas cependant beaucoup de goût.

Sa prononciation du grec n'était pas très correcte.

Mentalité. — Dans ses conférences, il parlait fort à-propos ; et il savait trouver sur-le-champ les réponses convenables. Il méditait longuement son sujet, avant que de le coucher par écrit ; et il semblait copier un livre quand il écrivait le résultat de ses méditations.

Son attention continuelle était pour les choses intellectuelles. Il semblait rougir d'avoir un corps. Son but, c'était de s'unir à la Divinité, qu'il aimait par-dessus tout. Il faisait tout pour s'affranchir de la matérialité.

Dans la spéculation, c'était un esprit original et indépendant ; il suivait plutôt des inspirations que des idées traditionnelles.

Il se pénétrait rapidement de ce qu'on lui lisait, et il développait en peu de mots les idées qui lui étaient venues.

Lorsqu'on l'avait interrompu dans son travail, il le reprenait au point où il l'avait laissé, sans se relire.

Il connaissait si bien le caractère de chacun et sa façon de penser, qu'il découvrait ce qu'on avait caché. Il prévoyait l'avenir de chacun de ses familiers.

Il ne croyait point convenable qu'on fêtât son anniversaire de naissance par des banquets et des sacrifices ; ce

qui ne l'empêchait pas de fêter celui de Socrate et celui de Platon. Il ne voulut jamais laisser faire son portrait ni son buste, disant que c'était bien assez de porter avec soi cette image d'une enveloppe, pour qu'on n'ait pas encore à la transmettre à la postérité comme une chose admirable.

Il projeta d'organiser et de diriger la Cité de Platon dans une ville de la Campanie, que Gallien voulait rebâtir.

A son disciple Amonius, qui lui proposait d'assister à un sacrifice offert aux dieux inférieurs, il répondit : « C'est à eux de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux. » Avant d'expirer, il déclara qu'il s'efforçait de « réunir ce qu'il y avait de divin en nous à ce qu'il y avait de divin dans l'univers ».

Visions et extases. — Durant les six ans que Porphyre fut auprès de lui, « il arriva quatre fois à son but, l'union avec la Divinité, par un acte mystérieux (*energeia*) et non par la puissance (*dunamis*) ». Plotin nous dit lui-même : « Lorsque l'âme est favorisée par le dieu, et qu'il est venu à elle, ou plutôt qu'il est manifestement présent, elle le voit tout à coup apparaître en elle ; plus d'intervalle, ils ne sont pas davantage deux, mais un tous les deux. Elle ne sent plus le corps, ni qu'elle est en lui ; elle ne se dit ni homme ni animal, ni être, ni tout. Elle ne dit rien. Elle ne vit plus, parce qu'elle est au-dessus de la vie ; sa raison n'est plus, car elle ne pense plus. Alors celui qui voit ne voit plus, ne distingue plus, ne s' imagine pas deux êtres, mais, devenu tout autre, et non plus lui, il n'a plus rien de lui. Il est un. Rien n'agit en lui, ni la colère, ni le désir d'un autre, ni la raison, ni la pensée ; en un mot, il n'est plus lui, mais, comme saisi brusque-

ment ou transporté, il est tranquillement dans un état de solitude, n'inclinant nulle part dans sa substance immobile, ne se tournant pas vers lui-même, complètement fixe, et devenu la stabilité même... Ce spectacle est difficile à expliquer. C'en est pas un spectacle, mais une autre manière de voir, transport hors de soi (ektasis) et simplification et don de soi et élan vers le contact et repos et tendance vers l'adaptation. » Pour arriver à cette contemplation, il faut que « l'âme se délivre de l'erreur et des choses qui fascinent les autres âmes jusqu'à la torpeur ; que tranquilles en elle soient non seulement le corps qui l'enveloppe et l'agitation du corps, mais aussi tout ce qui l'environne. Il faut être dedans de soi, de même que dans un temple, demeurer tranquille, au delà de toutes choses ». Il faut croire avoir vu le dieu « lorsque l'âme perçoit subitement une lumière ; car celle-ci, venant de lui, est lui-même. Ce n'est pas une autre lumière qui est dans un autre, mais sa lumière qui est en elle ».

Examen des écrits. — Il ne commença à écrire ses ouvrages que vers cinquante ans.

Son écriture n'était pas belle, d'après Porphyre ; il ne séparait pas les mots. De plus, il ne s'inquiétait pas de l'orthographe. A cause de sa vue, il ne pouvait revoir ce qu'il avait écrit. En outre, il n'achevait pas ses phrases, et indiquait simplement ses raisonnements.

Il ne nous a pas laissé un traité suivi, un ouvrage systématique, mais une série de dissertations, d'inégale longueur, sur différentes questions de métaphysique ; c'est Porphyre qui les a mises en ordre, revues et réunies sous le titre d'Ennéades. Elles sont au nombre de cinquante-

quatre, dont vingt et une avaient été composées avant cinquante-huit ans, vingt-quatre entre cinquante-neuf et soixante-cinq ans, et neuf à la fin de sa vie.

Il résout les questions par le raisonnement, c'est-à-dire par l'élimination des différences et la réduction à l'unité ; et il démontre, non par des faits, mais par des raisons : c'est la méthode dialectique. Tout est coordonné, tout se tient : l'on part de la multiplicité pour aboutir progressivement à l'unité, et l'on va de celle-ci pour arriver, par degrés, à celle-là. Quand il raisonne sur une question, il s'y maintient jusqu'à la conclusion. Il développe ses raisons sans s'attarder. De temps à autre, il a recours soit à un fait de pure observation comme comparaison, soit à une métaphore comme analogie. Il est toujours conséquent avec ses principes.

Il n'y a ni digressions, ni incohérences, ni bizarreries.

DEUXIÈME CAS. — FRA ANGELICO

Sources. — 1^o Vasari, *Le vite dei più eccellenti Pittori scultori ed Architettori*, Bologne, 1647, 3 volumes ;

2^o Marchese, *Memorie dei più insigni Pittori, scultori ed architetti domenicani*, Florence, 1854, 2 vol ;

Profession. — Religieux.

Antécédents héréditaires. — Aucun renseignement. On ignore le nom de sa famille ; on sait seulement que son père avait le prénom de Pierre.

Son frère cadet Benedetto, miniaturiste, entra avec lui, le même jour, dans l'ordre de Saint-Dominique.

Biographie. — Né, on ne sait en quelle année, près du château de Vichio, dans la province de Magello, en Toscane (Italie), il mourut à Rome le 18 mars 1455, à l'âge de soixante-huit ans.

Son prénom était Guido.

Il avait de la fortune.

En 1407, il entre au couvent de Fiesole, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, et prend le nom de « Fra Giovanni ».

Il débuta par l'enluminure des manuscrits. Les instances de ses « frères » le décidèrent à exécuter de la peinture.

En 1436, il est au couvent de Florence pour y exécuter des travaux. Et en 1445 il vient, sur la demande du pape Eugène IV, faire des décorations à Rome.

Histoire pathologique. — Aucun renseignement.

Physique. — Aucun renseignement.

Caractère. — Il était calme, bon, doux, simple, humble, modeste, humain, chaste, de mœurs très pures, sobre. On ne le vit jamais en colère ; il souriait simplement, et c'était sa seule réprimande. Il refusa toujours les honneurs, entre autres l'archevêché que lui offrait le pape, disant qu'il n'en désirait d'autres que d'éviter l'enfer et se rapprocher du paradis. Il aimait les pauvres.

Le pape Nicolas V l'invita un jour à dîner ; il se fit scrupule d'accepter, parce qu'il n'en avait pas demandé l'autorisation à son prieur.

Lorsqu'on lui faisait une commande, il exigeait que l'on s'adressât d'abord à ses supérieurs.

Habitudes. — Il faisait l'oraison avant de toucher à ses

pinceaux. Et il ne pouvait peindre un Christ crucifié, sans le baigner de ses larmes. Il ne retouchait jamais ses ouvrages, disant qu'ils étaient l'œuvre de la volonté de Dieu ; il ne les datait, ni ne les signait.

Culture. — Aucun renseignement.

Mentalité. — Il ne voulut jamais peindre que des sujets saints. Il disait que la véritable richesse consiste à se contenter de peu ; qu'on avait moins de peine et moins de chances d'erreur en obéissant à un autre ; que celui qui se livrait à l'art de la peinture avait besoin de calme et de vivre sans soucis ; et que celui qui fait des choses du Christ doit toujours être avec le Christ.

Visions et extases. — Aucune mention.

Examen des œuvres. — Ses tableaux sont très nombreux. On n'y remarque aucune incohérence, aucune bizarrerie. De l'avis général, sa composition est équilibrée ; son dessin, correct, détaillé, minutieux, scrupuleux ; le modelé du visage, très travaillé, très fin ; les regards, célestes ; les expressions, divines ; les attitudes, naturelles ; les mouvements, harmonieux et justes ; le coloris, doux, lumineux.

TROISIÈME CAS. — SUZANNE LABROUSSE

Sources. — 1^o Pontard, *Précis de la vie de M^{lle} Labrousse*, Bordeaux, 1797 ;

2^o Pontard, *Recueil des ouvrages de la célèbre M^{lle} Labrousse*, Bordeaux, 1797 ;

3^o *Journal prophétique*, de Pontard, de 1792 à 1793 ;

4° *Renseignements donnés au public par Dom Gerle*, Paris, 1790, brochure.

5° Chr. Moreau, *Une révolutionnaire mystique, Suzannic Labrousse*, Paris, 1886.

6° *Archives des affaires étrangères, Rome an IV* ; lettre de M. Cacault, agent, p. 112, n° 524 ; lettre de M. Thouin, agent, p. 114, n° 8691.

Profession. — Aucune.

Antécédents héréditaires. — Elle avait vingt-deux ans, lorsque son père fut atteint d'une infirmité héréditaire, mal pour lequel elle avait quelque prédisposition. Ses parents moururent, avant qu'elle eût atteint ses trente-deux ans. Elle avait trois frères et une sœur. Sa famille avait de l'influence et était dans l'aisance.

Biographie. — Née à Vanxains, près Ribérac (Dordogne), le 8 mai 1747, elle est morte à Paris en 1821 dans sa soixante-quatorzième année.

Vers les neuf ans, elle voulut se suicider afin d'aller au ciel voir Dieu. Elle fit sa première communion à douze ans ; cette cérémonie l'impressionna vivement. Peu après, à treize ans, elle eut une vision qui lui révéla « sa mission ». Elle s'impose des jeûnes rigoureux et se soumet à toutes sortes de mortifications. Etant à Libourne chez des tantes, alors qu'elle avait dix-sept ans, elle décourage tous les prétendants qui se présentent ; et ses tantes la « persécutant » pour la coiffure, elle se coupe, une nuit, les cheveux presque ras. Sa famille lui devient alors hostile. Craignant de succomber aux « rudes attaques de la chair », elle s'applique, un soir, de la chaux vive sur le

visage ; elle garde ce masque toute la nuit ; tentative vaine, car son teint reste le même. A dix-neuf ans, malgré l'opposition de sa mère, elle revêt le costume des religieuses du tiers-ordre de Saint-François.

Elle importune les prêtres de sa paroisse, afin de doubler le nombre de ses communions : ils lui conseillent de passer quelque temps dans un couvent. Elle choisit celui de Sainte-Ursule, à Périgueux ; elle communique ses manuscrits à l'aumônier, l'abbé de Saint-Gérac, qui lui recommande d'avoir de la patience. A vingt-deux ans, elle rentre dans sa famille, n'ayant pas la vocation et d'ailleurs les sœurs refusant de la garder. Pendant trois ans, elle correspond avec l'abbé de Saint-Gérac, qui lui répond toujours évasivement. Des couvents s'offrent à la recevoir ; plusieurs personnes mettent de l'argent à sa disposition ; une dame fait un testament en sa faveur. Après ses vingt-cinq ans, elle va consulter à Ribeyrac l'abbé Constantin qui la renvoie à l'évêque de Périgueux ; celui-ci la renvoie à l'archevêque de Paris, et d'abord aux abbés Chaminade. De retour à Vanxains, elle fait la connaissance de Dom Gerle ; c'est lui qui, de concert avec Pontard, l'engage à venir à Paris. Elle ne s'y décide qu'après la mort de ses parents, à trente-deux ans. Le 10 février 1792, une assemblée de huit évêques constitutionnels approuve « son projet » par sept voix. Dans la nuit du 28 au 29 février, elle se met en route, dans le plus grand secret. Elle reste à Paris un mois, chez la duchesse de Bourbon ; elle est « la prophétesse » ; on vient la consulter, l'entendre ; elle s'adonne au mesmérisme, à l'alchimie. Elle se dirige ensuite vers Rome, où elle doit soumettre « son projet »

au pape, et où il doit se manifester « un grand miracle sur sa personne » ; le long de la route, elle fait des discours. Vers le milieu d'août, elle arrive à Bologne ; le Légat du Pape ordonne de l'expulser. Elle se réfugie à Viterbe, où on l'arrête ; et, sous escorte, elle est conduite à Rome. Après cinq interrogatoires, on l'incarcère au château Saint-Ange, comme folle et dangereuse pour la société. Le Directoire négocie sa liberté, l'obtient ; mais elle refuse de sortir de prison (1796) sous prétexte qu'elle ne doit rentrer à Paris qu'en 1800. En 1798, les troupes françaises occupant Rome, elle se décide à revenir en France, s'installe à Paris et vit dans la retraite, refusant de retourner dans son pays malgré les instances de sa famille. A sa mort, celle-ci attaque vainement, par devers les tribunaux, son testament, en invoquant son état de folie.

Histoire pathologique. — Elle eut à vingt-cinq ans une « très forte » maladie, qui « la mit en danger assez évident » ; elle fut bientôt remise. Nous n'avons aucun détail sur sa mort.

Physique. — Sa taille était au-dessus de la moyenne. A vingt ans, son teint était frais et coloré ; ses cheveux, châtains tirant sur le blond ambré ; ses yeux, très bleus, à l'expression quelque peu vague, un peu louches. Elle était mince et vive. Vers les quarante-cinq ans, ses yeux louches lui donnaient « un air égaré qui approchait de la folie ». Elle avait bon estomac, bon tempérament, une excellente constitution, à peine altérée par les jeûnes, les macérations, les disciplines.

Caractère. — Durant son enfance, lorsqu'elle contemplait, dans la chambre de sa mère, un crucifix blanc cloué sur

une croix noire, et dont les cinq plaies étaient peintes en rouge, elle criait et sanglotait si fort que sa famille s'en étonnait. Elle priait avec tant de force qu'elle en avait une extinction de voix. Portée à la rêverie et au silence, elle se réfugiait dans les champs et les bois ; elle laissait passer l'heure des repas ; et lorsqu'on venait chercher « la petite folle », on la trouvait souvent endormie, dans l'attitude de la prière, les mains jointes sur la poitrine, couchée sur le dos, regardant le ciel.

Plus tard, objet des railleries de ses frères, elle garde le silence durant des journées entières. Tout lui devient indifférent, même sa famille. Elle aurait donné sa vie pour une communion ; elle aurait même « dévoré le crucifix ». Ses mortifications sont telles que sa mère en est alarmée.

Elle était très réservée, allant jusqu'à la taciturnité et à la froideur envers ceux qu'elle voyait peu. Elle était très tenace. Elle avoue avoir un immense orgueil.

Ses intimes la trouvaient aimable, gaie, sévère pour elle-même, indulgente pour les autres. Lors de son incarcération, elle se montre bien élevée, honnête, douce, modérée, facile à contenter. La propreté lui faisait défaut

Habitudes. — Elle n'approchait de personne sans saluer auparavant son ange gardien.

Dans sa chambre, au château Saint-Ange, elle était entourée de cinq ou six couples de pigeons perchés un peu partout.

Dans ses dernières années, elle sortait à peine une fois par mois, et durant quelques heures seulement.

Après sa mort, on trouva chez elle une énorme liasse de papiers écrits par elle, et, dans la cave, une quantité con-

sidérable de cendres et de fioles, remplies d'un liquide qui ne fut pas analysé.

Jusqu'à près de vingt ans, elle se mortifiait de la sorte : elle couchait sur le plancher, portait une ceinture à pointes fort aiguës, parsemait son lit et ses souliers de cailloux, de débris de vases, « injectait » un mélange de fiel et de suie sur tout ce qu'elle trouvait de son goût ; elle se rinçait la bouche, elle avalait d'une eau contenant du fiel de bœuf ; elle en flairait même. Plus elle souffrait, plus elle aimait à multiplier ses souffrances.

Culture. — Sa mère fut son institutrice. Elle apprit à lire dans l'Évangile et dans une Histoire Sainte. Au moment de sa première communion, elle put lire les premières pages d'un opuscule traitant de la présence de Jésus dans l'Eucharistie. Ce furent les seuls livres, avec son paroissien, qu'elle eut en mains jusqu'à vingt ans.

Son discours de Grenoble montre qu'elle avait quelques notions d'histoire de l'Eglise et d'histoire de la France. Elle avoue n'avoir jamais cherché à se « procurer ni science, ni talents ».

Mentalité. — Elle avait quatre ou cinq ans, lorsque ses parents lui apprirent que Dieu est présent partout, qu'il est le bienfaiteur universel et la récompense des bons. Dès lors, elle n'eut plus qu'un désir, voir Dieu. Elle le supplie de se manifester à elle, à chaque heure du jour, même au milieu des nuits. Elle n'a plus bientôt aucun repos : « c'était une véritable obsession, une sorte de maladie délicieuse où la crainte et le repos se mêlaient à je ne sais quelle vague lassitude de toutes les facultés ». Couchée sur le dos, au sommet d'un coteau, elle regarde le ciel, espérant

cette apparition. A neuf ans, le désir de monter au ciel pour voir Dieu « l'obsède » de plus en plus ; elle ne peut plus reposer ; elle prend la résolution de mourir, et cela la calme. Pendant plusieurs jours, elle cherche comment mourir. Apprenant qu'un paysan s'est empoisonné en avalant une araignée cachée dans un raisin, elle se met aussitôt à faire la chasse aux araignées et autres insectes venimeux ; elle en réunit un certain nombre, et s'apprête à les absorber, lorsqu'elle entend sa mère dire à ses frères et à sa sœur, en leur faisant le catéchisme, qu'il n'est pas permis de se donner la mort. Elle s'enfuit à l'église, se couche au pied de l'autel, et témoigne à Dieu le regret de cette défense. Suivant le catéchisme, elle « buvait » les paroles que le vicaire prononçait sur la communion. Au moment d'approcher de la table, lors de sa première communion, elle se sent soudain défaillir : elle se traîne jusqu'à la balustrade. Après avoir reçu l'hostie, il lui semble avoir dit presque tout haut : « Restez en moi jusqu'à ce que j'aie vous voir au ciel. »

A treize ans, une voix lui révèle « sa mission », qui consiste à « aller en inconnue, mendiant son pain, confondre plusieurs grands du monde et remédier aux maux de l'Eglise ». Elle fait la promesse de partir quand Dieu le voudra. Mais, défiante, elle lutte pendant trois ans contre cette idée ; elle cherche à annuler sa promesse ; elle y trouve des obstacles, elle se fait des objections. L'idée persiste avec « ses caractères de certitude et d'infailibilité ». Elle devient si irrésistible qu'elle répète sa promesse et se décide à partir aussitôt après sa confirmation. Elle disait alors : « Ainsi Dieu le veut de moi. »

A dix-sept ans, elle confie cette idée à son confesseur, qui la dissuade d'un tel projet. Elle ne croit plus alors à sa mission. A cette époque, les prêtres étaient pour elle des anges visuels.

Cependant l'idée de sa mission n'en continue pas moins à persister. A dix-neuf ans, au plus fort des « ardeurs de la concupiscence », elle voit « le fort armé contre elle », et « plus tard, elle purifiée, lui renversé ». Aussi rien ne l'étonne plus, rien ne la déconcerte plus. Elle se met sous la protection des anges ; elle s'efforce de convertir les âmes. Ce fut dans une de ces « entrevues » qu'elle vit les besoins de l'Eglise.

Elle compose alors une prière pour demander de bons prêtres.

A vingt-deux ans, le « sentiment de ce qu'elle a à accomplir » ne lui laisse plus aucune patience. L'idée de sa mission la poursuit sans cesse. Elle ne peut plus vivre de la sorte : elle est par trop troublée. De vingt-cinq à trente-deux ans, son état est le même. « Le besoin de consulter la persécute sans discontinuer, jusqu'à ce qu'elle pût trouver la décision de son affaire. » Et l'avenir lui présentait « des prodiges si étonnants, à son occasion, qu'elle se sentit décidée à former à la piété douze jeunes gens de Vanxains pour attester qu'elle est un être comme un autre. » A la suite de son entrevue avec Dom Gerle (29 septembre-1779), elle écrit : « Dieu a daigné me manifester sa volonté par la bouche d'un vénérable religieux, maintenant je ne suis plus inquiète ; encore le temps indispensable à régler mes affaires, et je m'éloignerai ». A cette époque, elle projette d'annoncer au clergé de France, à celui du monde

entier plus tard, qu'il est temps de réformer les abus « qui se glissent dans l'Eglise ». Six ans après, elle ne demande plus de conseils, elle « donne des leçons ». Elle dit ne plus éprouver de tentations. Elle n'a plus d'autre envie que de « devenir toute en Dieu et n'en sortir jamais ». Elle explique le miracle qui justifiera « sa mission pour le renouvellement de l'Eglise » : il consistera dans sa transformation totale, visible à l'univers entier, et « la sortant de la classe des êtres naturels ». Elle recommande aux abbés Chaminade d'avoir pour conseiller un crucifix, de se mettre devant cette image « dans cette position où l'on devient créateur, où l'on produit tout de rien » ; car sa vue est un « bloc de lumière » ; elle donne un tact dans la pratique des affaires, « que toute la science humaine ne communiquera jamais » ; elle « épure » les projets, les vues, les intentions. A quarante-trois ans (1790), elle « croit toucher au moment où il est urgent pour la France d'employer les moyens qu'elle propose, si l'on veut voir naître subitement, sous vingt-quatre heures, la paix et la tranquillité ; et si on s'y refuse, il en coûtera à notre nation la plus terrible saignée ». Deux ans après, elle se dit « parfaitement libre ». La Révolution ayant « ouvert les idées », les esprits sont « propres à recevoir un nouvel ordre de choses ». Son projet tend à l'établir à la faveur du « grand miracle » qui doit s'effectuer sur sa personne. C'est de cette « idée pour ainsi dire innée », c'est de ce « sentiment irrésistible » que les évêques doivent examiner la nature, et prononcer.

C'est un « hommage qu'elle est tenue de rendre à l'Eglise », précaution dont elle use « pour préserver les hom-

mes des illusions qu'on pourrait inventer pour les surprendre ». Elle prétend alors que l'opinion du pape et de sa cour n'est pas l'esprit de l'Église de Rome. Son projet est d'aller annoncer au pape la constitution civile du clergé, et de le persuader de renoncer à l'autorité temporelle : l'Évangile seul doit devenir le code du clergé. S'il s'y oppose, elle le « déterminera ou l'effrayera par un signe qui instruira toutes les nations de l'aveuglement de la cour romaine ». Ce signe, c'est « son élévation au ciel » en présence de toute la population. Incarcérée, elle redit la même chose, et persiste dans son « idée de mission réformatrice ».

Elle meurt, sans recevoir de sacrement, conservant toujours cette même idée, et disant que les anges lui ont préparé un trône dans le ciel.

Elle prétendait avoir « la vocation pour approfondir » les principes de la religion du Christ. D'après Dom Gerle, Pontard et autres, elle avait le don de prédire l'avenir ; et plusieurs événements, « prophétisés » par elle, se seraient manifestés. D'après Ducheron, la rapidité de sa plume était aussi surprenante que la variété des idées dont elle parlait.

Visions. — Elle avait treize ans, lorsqu'une « voix » lui révéla « sa mission ». Selon ce qu'elle raconte dans son autobiographie, c'était un soir, la nuit tombait dans l'intérieur de l'église ; en se rapprochant de l'autel pour mieux voir le tabernacle, elle se sent « comme transportée par un accès d'amour extraordinaire » ; et une voix lui dit les paroles révélatrices. Dans son discours de Grenoble, le récit diffère : elle était en compagnie de son crucifix, occupée

d'un ouvrage qu'elle avait à la main ; elle sent « un fort sentiment » qui lui disait de se prosterner à ses pieds ; elle le fait ; aussitôt ce même « sentiment » lui dit de sortir de la maison de ses pères, à l'insu de tous ses parents, d'aller par le monde, en mendiante et en inconnue, etc. Comme elle se représente les obstacles, comme elle se fait des objections, cette même voix lui répète à chaque fois : « Qu'as-tu à craindre, puisque je te promets d'être avec toi ? »

En d'autres occasions, et toujours comme réponse soit à ses idées, soit à son état d'esprit, cette voix lui répète chaque jour de se préparer, que tout tournerait à amener cette fin, que tout se ferait malgré sa faiblesse. Elle lui fait des « presses », des « invitations intérieures ». Elle lui promet toujours une force supérieure à tous les dangers, un trésor de délices après le temps des afflictions. Comme elle se disait que « son projet » était faux, la « voix » lui répond que cette erreur était nécessaire, qu'elle ne devait pas s'en attrister. C'est un « sentiment » qui s'accroît avec la pratique des mortifications, avec le désir de son exécution, avec l'amour de Dieu. D'après Pontard, « son imagination est toujours en silence ».

Trente-deux ans plus tard, elle disait : « ce sentiment s'imprégna si fort dans mon âme que, malgré que je l'aie éprouvé en cent mille manières, il m'a néanmoins resté, et me suis sentie portée en toute occasion, à faire tout ce que j'ai fait dans la vie. Le ressentant en moi, sans cesse, comme un sentiment irrésistible, j'ai cédé, en tremblant, et néanmoins avec confiance, et qui accroissait à mesure de mes condescendances à ses volontés ;

car il me semblait toujours ne vouloir rien faire en moi, sans moi. Des circonstances s'étant présentées de faire mes ouvrages, j'ai cédé à cela comme au reste. »

Elle eut des communications intérieures avec Dieu, des entretiens avec Jésus, des « entrevues ». Elle eut des visions jusqu'à soixante-quatorze ans. Souvent elle se voyait poursuivie par des monstres, elle voyait le démon ou des spectres rouges. C'est même, selon Moreau, cette dernière particularité qui la porte à prédire une grande saignée.

En octobre 1769, elle écrit : « l'idée de ma mission me poursuit sans cesse. La nuit, des voix semblent me presser. « Lève-toi, et marche ! » me disent-elles au milieu des ténèbres. » A la même époque, elle écrit encore : « par instants, je me sentais envahie par des doutes affreux ; une voix qui me poursuivait, me criait souvent et retentissait mystérieusement au fond de moi-même. Il me semblait parfois entendre un rire moqueur, tandis que la voix me criait : « Non il n'y a pas de Dieu, tes pensées ne sont que des chimères ». J'éprouvais aussi d'épouvantables tentations qui me poursuivaient nuit et jour, affectant mille formes honteuses et troublantes. ».

Quelques-unes de ses « Enigmes », font croire qu'elle eut la vision de scènes dramatiques.

Extases. — Nous en avons déjà mentionné quelques-unes de son enfance. Vers les neuf ans, lorsqu'elle regardait un crucifix, il lui semblait que Jésus lui rendait regard pour regard. Elle ne pouvait le regarder sans pleurer. Vers les dix-sept ans, la moindre parole touchant le Christ la ravissait. Elle était obligée de ne pas fixer son

image, de crainte d'être transportée par quelque mouvement sensible de son amour divin. La vue d'une église, le son d'une cloche, en un mot, tout ce qui pouvait, directement ou indirectement, avoir trait à Jésus, la ravissait, « l'excitait en quelque sorte ». Lorsqu'elle eut un crucifix à elle, il lui parut « avoir le ciel entre ses mains et en jouir. »

A vingt-deux ans, au sortir de Sainte Ursule, espérant être éclairée par une inspiration divine, elle laisse, tous les soirs, une lampe allumée auprès de son lit, pour pouvoir contempler son crucifix ; cela lui produit « une sorte d'extase », au milieu de laquelle elle s'endort. « Au réveil, que de douceurs, que de... ! » La plume lui tombe des mains.

Examen des écrits. — Aucun renseignement sur l'écriture.

Son œuvre comprend : 1^o une autobiographie, s'arrêtant à l'année 1792 ; 2^o les « Egnimes » ou prophéties, commencées en 1766, au nombre de 38, et « faites pour des raisons qu'elle laisse au temps à développer » ; 3^o sa correspondance avec l'abbé de Saint-Gérac (1769-1782), et avec les frères Chaminade (1785) ; 4^o une « lettre à son cousin », répondant à certaines questions sur ses « énigmes » et sur « son projet » (1790) ; 5^o une lettre réfutant les opinions de l'abbé Maury sur la constitution civile du clergé (1792) ; 6^o le discours qu'elle prononça à Lyon, Grenoble, etc. (1792), et qui répond à certaines objections sur la constitution civile du clergé.

Son style est incorrect, maladroit, le plus souvent pénible à lire, parfois incompréhensible. L'argumentation est bien conduite. Les idées se suivent la réfutation est faite

point par point. Il n'y a pas de digressions choquantes, pas de bizarreries, pas d'incohérences.

Elle a des principes qui servent de base à tous ses raisonnements : Dieu est la cause de tout ; la puissance civile est supérieure à la spirituelle ; les deux puissances doivent être séparées ; la nation est souveraine ; la constitution civile du clergé est chose divine ; tout vient des abus, des préjugés, des intrigues de l'aristocratie qui a infesté l'esprit du clergé. Elle se dit prête à s'incliner devant les raisons plus fortes que les siennes, et à se rétracter si on lui démontre que ses principes sont faux ou les conséquences qu'elle en tire.

Son projet, c'est la régénération morale des hommes, en détruisant les préjugés, en établissant de bonnes lois et constitutions. Elle veut faire revivre l'esprit de l'Evangile et rétablir l'Eglise primitive.

QUATRIÈME CAS. — EUSTELLE HARPAIN

Sources. — 1^o *Recueil de ses écrits*, La Rochelle, 1843, 2 vol.

2^o Léon Aubineau, *Les serviteurs de Dieu*, Paris, 5^e édition, 1880, 2 vol.

Profession. — Ouvrière en couture.

Antécédents héréditaires. — Son père, ouvrier couvreur, laborieux et intègre, remplissait ses devoirs religieux sans plus. Sa mère était douce, patiente, active. Ils étaient peu instruits et se laissaient influencer par l'opinion des autres.

Biographie. — Née à Saint-Palais, faubourg de Saintes

(Charente-Inférieure), le 19 avril 1814 ; elle est morte au même lieu le mercredi 29 juin 1842, à 6 heures 1/2 du matin, à l'âge de vingt-huit ans, deux mois et douze jours.

Elle va à l'école jusqu'à dix ans.

A l'époque de sa première communion (1826), l'exercice du chemin de la croix lui plaisait surtout ; elle le faisait quatre fois par semaine. Après sa première communion, elle fut placée en apprentissage pour s'exercer aux travaux de l'aiguille. Elle se laisse alors entraîner par l'amour du plaisir, le goût de la parure, la passion de la danse surtout ; elle continue à remplir ses devoirs religieux, mais sans la même ardeur qu'autrefois.

On célébrait un jubilé de 15 jours, lorsqu'elle avait ses quinze ans ; voulant profiter des faveurs accordées, elle se confesse ; et le prêtre exige d'elle la promesse de renoncer aux plaisirs, en lui disant ces paroles qu'elle n'a jamais oubliées : « Le Seigneur a sur vous des desseins particuliers ; je vous engage à y répondre. » Elle se met alors sous la protection de la Vierge et récite chaque jour le chapelet pour obtenir « la grâce d'un vrai retour ». Sur ces entrefaites, conduite « par hasard » dans une réunion où l'on se met à danser, elle cède encore une fois à l'attrait du plaisir, malgré les « avertissements de sa conscience », et n'y trouve plus les mêmes agréments qu'autrefois. Dès cet instant, elle prend la résolution d'éviter tout ce qui peut la rapprocher du monde : elle ne conserve aucune de ses amitiés mondaines, elle évite toutes les conversations inutiles, et même tout délassement ; elle n'a plus « d'autre idée, d'autre paix, d'autre ami que Jésus ».

Elle ressent alors dans tout son être « un changement extraordinaire, qui s'établit sans peines, sans violences et sans combats ». Les conséquences de ce brusque changement de conduite se font bientôt sentir : on la calomnie, on médit sur son compte ; on surveille ses actions ; on examine, on commente, on blâme ses démarches, jusque dans les cabarets ; on critique « son humeur sauvage » ; on la gourmande sur ses longues prières et sur sa tenue modeste à l'église ; on se scandalise sur ses communions fréquentes, qu'elle faisait tous les 15 jours d'abord, puis une et bientôt deux fois par semaine. On la montre du doigt dans les rues. On lui dit même que, si elle n'y prend point garde, elle deviendra folle. Ses parents se fâchent continuellement et l'obligent à changer sa manière de vivre. Comme elle avait quelque peine à trouver du travail à sa sortie d'apprentissage, ils en accusent sa dévotion. Son père, poussé à la fin par les autres à user de son autorité pour faire cesser « ce scandale », lui défend de communier tous les dimanches ; elle répond que « l'on ne viendra jamais à bout de changer ses résolutions ».

Durant dix ans, elle est en butte à des « tentations de la chair », à des distractions dans ses exercices pieux, à des désolations, à des inquiétudes. Elle se consacre à la Vierge, fait le vœu perpétuel de chasteté vers les vingt-quatre ans (?), et bientôt après celui de pauvreté.

Dans ses dernières années, on la chargea du soin de veiller au linge de la paroisse.

Histoire pathologique. — A la date du 26 février 1840, sa santé s'altère depuis quelque temps : elle a gardé le lit, mais s'est rétablie depuis Pâques. A la Sainte-Eutrope, elle

« attrape un chaud et froid », et depuis elle tousse très fort. Au 26 mai, elle ne garde plus le lit, elle est mieux, quoique sa poitrine souffre et qu'elle tousse toujours ; le dimanche précédent, elle s'était trouvée très malade.

Au 1^{er} juin, elle souffre beaucoup de la poitrine et se trouve depuis huit jours plus mal ; on lui fait des remèdes qui ne lui font pas grand'chose. Le 8 juillet, elle tousse plus qu'à l'ordinaire ; elle est tantôt bien, tantôt mal. Au 19 août, le travail la fatigue beaucoup ; sa santé n'est pas meilleure. Le 3 septembre, elle est si faible qu'elle peut à peine écrire ; elle ne peut plus travailler, ni même s'occuper. Des deux médecins qui l'ont examinée, l'un dit que sa maladie est grave, l'autre ne veut pas encore prononcer que la poitrine est décidément atteinte, et reviendra. Elle éprouve un peu de mieux. Si elle se rétablit, le médecin assure que ce ne sera qu'à la longue. Elle est encore fatiguée. Le 10 septembre, sa santé est toujours la même ; ses « mouches » lui font un peu moins mal ; elle souffre de la poitrine.

Au 12 octobre, sa santé n'est pas très bien ; elle tousse beaucoup ; elle souffre de la poitrine et n'a point de sommeil. Le 14 novembre, elle a mieux dormi ; elle a moins toussé. Le 18 novembre, sa santé n'est pas meilleure ; elle a beaucoup toussé la veille ; à ce jour, elle tousse moins et souffre moins de la poitrine ; elle attend une saignée. Elle ne peut rien faire, elle se sent fatiguée. Le 10 décembre, elle avoue qu'elle croyait mourir cette année, le médecin ayant dit qu'elle ne pouvait se remettre : et cependant la voilà moins souffrante ; elle éprouve de la fatigue. Le 18 décembre, sa santé n'est pas très bonne ; sa toux et ses douleurs

de poitrine continuent ; elle se trouve moins forte qu'autrefois ; elle attend une saignée.

Le 27 janvier 1841, elle commence à se lever, mais ne sort pas encore : elle ne peut écrire longuement « à cause d'une souffrance au côté » qui la fatigue beaucoup. Le 10 février, la santé est meilleure ; elle s'est remise à ses occupations de sacristie. Au 19 avril, elle est toujours faible. D'après des lettres non datées, mais vraisemblablement de la même année, elle a beaucoup toussé, ses douleurs d'épaule sont un peu moins fortes, elle est toujours oppressée ; d'après une autre, elle souffre beaucoup depuis deux jours. Le 19 juillet, de retour d'un déplacement, elle est très souffrante. Au 2 septembre, sa santé continue à être mauvaise.

Le 23 février 1842, son état est faible, languissant et douloureux. Au 1^{er} mars, elle est souffrante depuis quinze jours ; sa poitrine est très douloureuse ; cette douleur a commencé par une forte migraine, qui dure encore, Le 12 avril, elle ne peut plus écrire, continuer sa lettre, car elle a une forte fièvre. Au 12 mai, malade depuis Pâques, arrêtée depuis un mois, elle garde constamment le lit et n'éprouve encore aucun mieux. Le 24 juin, le médecin ne la trouve pas mieux et ordonne un remède très douloureux.

Elle garde toute la lucidité de son esprit jusqu'à la fin.

Les médecins lui avaient interdit la parole.

Physique. — Elle était grande, d'un port majestueux : ses traits, très réguliers ; ses manières, simples, pleines de convenance et même de dignité ; sa parole, douce ; son langage, pur. Elle semblait être d'une complexion faible

et délicate. Vers la fin de sa vie, lorsqu'elle était assise, sa tête avait une légère inflexion.

Caractère. — D'après elle, son caractère était vif, susceptible ; son imagination, ardente et très impressionnable ; son cœur, tendre, sensible, compatissant, mais porté au plaisir et à l'attachement aux créatures. L'orgueil fut, dès l'enfance, son inclination dominante. Enfant gâtée, accoutumée à faire sa volonté, elle était désobéissante, insoumise, coléreuse, impatiente.

Au moment de son apprentissage, elle était déjà un peu changée ; mais l'amour-propre dominait toujours, et elle était toute au plaisir.

Lors de sa conversion, elle s'étudie à veiller sur ses sens, à renoncer à ses inclinations, à ses vivacités, à ses sensibilités, à l'amour-propre. Trois ou quatre mois après sa conversion, elle ne ressent plus en elle ni passions, ni habitudes, ni inclinations au mal, pas même la moindre affection pour quelque péché que ce soit ; elle n'a plus d'impatiences ; elle ne médit plus ; elle n'a plus à se reprocher son ardeur en tant que pensées, désirs et paroles ; elle est devenue docile, respectueuse, obéissante : elle n'est plus dissipée ni distraite à l'église.

Durant la période des calomnies et des tribulations, elle lutte avec fermeté, mettant toute sa confiance en Dieu ; elle dissimule à tous ses peines intérieures ; elle s'efforce de conserver un air calme et tranquille, de montrer un caractère habituellement égal et paisible. Elle était heureuse de souffrir, elle supportait tout, dans l'attente et l'espérance, dans le détachement complet de ses sentiments, dans l'amour du silence, de la retraite et de l'oraison.

On vante sa douceur, sa patience, son humilité, sa modestie, sa simplicité, sa candeur, sa charité, sa servilité, son amabilité, son enjouement et sa prompte obéissance aux décisions de l'Eglise.

Elle dit d'elle-même : « j'ai besoin d'être encouragée par de bons conseils, je suis si faible. »

Habitudes. — Sa mise était celle d'une ouvrière modeste et sans prétention. Elle portait sur son cœur les deux actes de consécration, ses deux vœux. Son travail la faisait souvent veiller ; et elle passait une partie de ses nuits à l'église.

Après son vœu de pauvreté, elle n'a plus qu'un seul habillement de rechange, une seule paire de chaussures ; elle ne possède plus d'ustensiles de cuisine ; point d'argent, ou si peu que souvent le nécessaire lui manque. Le mobilier de sa chambre se composait d'un lit, d'une commode, d'une petite table, de quatre chaises, de quelques livres de piété ; elle n'enleva pas les tableaux qui y étaient appendus, dans la crainte de chagriner ses parents ; de même pour un crucifix, auquel elle préférerait de simples croix de bois ; le linge blanc (draps, serviettes, essuie-mains) appartenait à sa famille. Son chapelet avait pour chaîne un cordonnet et se terminait par une croix en cuivre. Elle renonçait à tous les cadeaux qu'on voulait bien lui faire.

Elle n'usait que des aliments les plus simples et les moins coûteux. Pendant plusieurs années elle ne mangea que du pain noir et ne but que de l'eau ; le vendredi, du pain sec seulement.

Lors de sa conversion, elle entend la messe tous les

jours, elle fait chaque soir une visite au Saint-Sacrement, elle récite habituellement le chapelet, elle fait chaque jour une lecture de piété, elle approche souvent des sacrements : d'abord elle communie tous les quinze jours, puis les dimanches, puis deux fois par semaine ; l'intervalle se passe en actions de grâce et en préparation.

Après sa conversion, elle va méditer chaque jour, de grand matin, devant le tabernacle, un quart d'heure d'abord, puis une demi-heure. Plus tard, elle fait tous les jours une oraison, et le plus de temps possible. Bientôt, ses pratiques de piété se réduisent au seul exercice de l'oraison mentale ; elle y consacre trois heures par jour ; cela lui sert de préparation à la confession, à la communion, à la messe.

Durant la période des épreuves, elle acquiert l'habitude de la présence de Dieu.

Lorsque, le soir, elle quittait l'église, elle avait l'habitude d'aller embrasser les marches de l'autel. Les dimanches et les jours de fête, elle ne la quittait qu'après l'*Angelus*.

Pour mater son corps, elle se fait faire une haire ; on l'autorise à la porter quatre fois par semaine, huit heures chaque fois ; mais l'évêque lui en interdit l'usage. Elle se fait faire une discipline ; nouvelle interdiction de l'évêque. Le jeûne et les veilles lui étant défendus, elle se met à pratiquer la mortification intérieure dans les petites choses comme dans les plus grandes. Elle fait « un pacte avec ses yeux, ses oreilles, sa bouche, pour ne voir, n'entendre, ne dire que ce qui pourrait être conforme à la volonté de Jésus ». Jamais à l'église ou dans les rues, elle ne lève les yeux inutilement. Elle refuse de regarder les fleurs

d'un jardin, et même d'en respirer une. Elle s'y prend du reste de façon à ce qu'on ne s'en aperçoive pas. Afin d'éviter les distractions ou le désceuvrement, elle s'abstient de s'entretenir de tout événement même non nuisible à son âme. Même pour les cérémonies religieuses, elle se prive des satisfactions sensuelles qu'elles peuvent donner. S'il passe dans la rue un convoi funèbre, elle prie en particulier pour le défunt, sans porter sa vue au dehors. Elle se prive des caresses et des embrassements. Lorsque l'évêque vient officier à Saint-Palais, elle se prive de le regarder. Elle reçoit une lettre, dont le contenu l'intéresse, et ne la lit qu'un mois après. Il lui arrive plus d'une fois d'entrer dans des maisons pour s'exposer aux reproches qu'elle sait qu'on ne lui ménagera pas.

Culture. — Elle fréquenta l'école de cinq à dix ans : elle n'y acquit que les plus simples éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Elle apprenait avec beaucoup de facilité et avait une « mémoire peu commune ». Ensuite elle lut des livres de piété, entre autres l'*Imitation*, les *Confessions* de saint Augustin, les œuvres de saint François de Sales.

Elle connaissait la vie des saints, entre autres celles de sainte Rose et de Louis de Gonzague. Deux ans avant sa mort, on l'autorisa à lire l'Evangile ; cela fut dès lors sa seule lecture.

Chaque soir, elle faisait une lecture « pour s'exciter à l'amour de Dieu ».

En outre, elle assista aux sermons de l'évêque et de divers autres prédicateurs.

Ses citations sont généralement justes.

Mentalité. — Animée du désir du salut des âmes et du martyre, du besoin de sacrifice, elle aurait voulu être religieuse ; les circonstances l'en ont empêchée.

Son vœu de virginité venait de son désir d'appartenir entièrement à Jésus, « afin qu'il eût seul le domaine absolu de son cœur et de ses affections, de son esprit et de ses opérations, de son corps et de tous ses sens ».

La conformité à la volonté de Dieu, c'était « son paradis, son occupation, ses délices ».

Toutes ses bonnes pensées, tous ses désirs pieux, elle les attribue à une inspiration de Jésus. Pour ses exercices de dévotion, elle ne demande aucun conseil, aucune direction ; car elle se sent dirigée par Jésus. C'est lui qui lui enseigne toutes choses. Elle le conjure même de lui faire part de ses lumières. On l'accusait d'entêtement et d'orgueil, durant la période des persécutions ; elle déclare avoir résisté à toutes ces insinuations, parce qu'elle suivait « une voie dont elle ne pouvait s'écarter, parce qu'elle lui était tracée par Dieu lui-même, dont elle reconnaissait la volonté dans celle de son directeur ».

Ayant obtenu de communier deux fois par semaine, elle est si heureuse qu'elle fait tous ses efforts pour se perfectionner encore. Toutes ses pensées, ses paroles, ses actions ne tendent qu'à ce but. La pensée de Jésus l'occupe sans cesse. Continuellement elle cherche de nouveaux moyens de lui témoigner sa reconnaissance. Le souvenir de l'eucharistie la porte à surmonter toutes les répugnances, à

vaincre tous les obstacles, à offrir tous les sacrifices qui se présentent chaque jour.

Quand elle communie, elle a des « jouissances ineffables », elle se sent plus forte physiquement et moralement. Un matin, elle sent qu'elle en perd même l'usage de ses sens ; elle ne sait plus où elle en est.

La caractéristique de sa dévotion, c'est son attrait pour le tabernacle et l'eucharistie. Elle est « toujours transportée, elle se sent hors d'elle-même, quand elle parle de ce sacrement ; car elle ne peut exprimer tout ce qui est dans son cœur, ce qui le remplit, ce qui le ravit, ce qui le consume à ce sujet ». Quand Jésus-Hostie est placé sur l'autel, quand elle aperçoit ou l'ostensoir ou le ciboire, elle éprouve des sentiments de respect et d'amour. Le sentir si près d'elle la remplit de joie : elle voudrait expirer là. Elle envie le bonheur des prêtres, qui ont le droit de toucher à l'hostie ; elle voudrait qu'il lui fût permis d'y coller chaque jour ses lèvres. Une fois, elle demande à un prêtre d'ouvrir devant elle un ciboire vide ; elle se le représente rempli d'hosties, et elle a une envie folle de le presser contre son cœur. La pensée seule que les prêtres peuvent ouvrir fréquemment la porte du tabernacle et de tenir si souvent entre leurs mains « le vase d'amour où Jésus se renferme » lui donne une « commotion universelle » : tout son corps en est tremblant ; elle ressent un mélange de bonheur, de crainte, de respect, mais surtout d'amour, bref un transport inexprimable. Elle est quelquefois obligée presque de détourner les yeux du tabernacle pour n'être pas « tentée d'y aller appliquer des lèvres de feu ». Le ciboire lui produit aussi une « émotion

inouïe » : elle y contemple « des yeux de la foi » Jésus prisonnier ; elle voudrait surtout pouvoir contempler les hosties.

Elle souffre quelquefois qu'il y ait des personnes à l'église, qui la gênent dans le besoin qu'elle éprouve de verser d'abondantes larmes, de sangloter à son aise et de pousser des « cris d'amour ». Quand elle est seule, la voilà en proie à des « tentations qu'on peut regarder comme une espèce de folie ». Son cœur bat avec violence ; elle veut franchir l'espace qui la sépare de Jésus ; elle ambitionne le bonheur de pouvoir tenir entre ses mains le vase qui le renferme ; elle voudrait l'embrasser, le tenir collé sur ses lèvres, ouvrir son cœur et l'y placer. Quelquefois, elle perd connaissance à peu près ; ses membres se raidissent et deviennent froids : elle sent que ses forces diminuent peu à peu, et elle n'a plus d'expressions à adresser à Jésus ; « les dernières ardeurs s'échappent de sa poitrine embrasée, et une défaillance générale règne dans son corps ». D'instant à autres, elle se réveille pour s'écrier : « Oh ! Jésus, que je vous aime ! » Elle ne peut tout dire ; car « il se passe des choses vraiment inexplicables ».

Un jour, elle s'élance vers l'autel, entoure de ses bras le tabernacle, embrasse avec des larmes la porte, couvre de baisers le tabernacle lui-même, et la statue de la Vierge, qui orne l'autel. Il lui arrive parfois de s'agenouiller devant le tabernacle, et de pleurer, de prier, de contempler la tête appuyée sur l'autel. Elle aurait passé sa vie au pied du tabernacle.

Lorsqu'elle vient de communier, elle éprouve une peine

si vive de quitter l'autel, qu'elle ne cesse de se retourner vers le tabernacle.

Jésus est tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle aime. Tout le reste disparaît pour elle, à sa seule présence. Elle brûle du désir de s'unir à lui d'une manière plus intime et plus constante que dans la communion ; elle désire s'identifier de plus en plus avec l'objet de son amour. Sa vie n'est plus qu'une mort ; son cœur n'est pas capable d'aimer autant qu'il est capable de désirer. La mort seule peut mettre un terme à la peine qu'elle souffre d'aimer et de faire aimer Jésus.

Elle est « enivrée, véritablement enivrée, ivre de Jésus et par Jésus ». Elle le possède, elle le sent, elle l'aime ; il est à elle, il est « son bien, sa propriété, son tout en tout, et plus que tout, que cela encore ». Elle sent en elle la présence de Jésus d'une manière si intime qu'elle ne sait que faire ni que dire pour apaiser la soif qui la consume. Elle souffre le martyre d'amour, la faim et la soif du désir ; pour calmer l'une, il lui faudrait avoir perpétuellement dans son cœur « le Dieu de l'Eucharistie » ; pour étancher l'autre, elle a toujours besoin de parler de cet « amour qui est Jésus, Jésus sa vie, Jésus sa pensée, Jésus sa parole, Jésus tout ce qu'elle voit, Jésus tout ce qu'elle sait, Jésus tout ce qu'elle veut savoir ». Elle est quelquefois si absorbée par cette présence de Jésus et son amour, qu'il lui est à peu près impossible de prendre aucune nourriture. Cet amour, lui donne parfois un violent mal de tête. Elle n'en peut supporter l'ardeur ; il lui ôte les forces physiques. Il va toujours croissant et la met dans un tel état qu'elle ne pourra

vivre longtemps. Ce feu, continuellement actuel, la fait souffrir étrangement.

Elle avouait toutes ces faiblesses à ses directeurs de conscience et se soumettait à leurs réprimandes. Toutefois, elle se garde de dire à son évêque « toutes les extravagances auxquelles l'ont quelquefois entraînée les transports de son âme pour Jésus-Hostie ».

Elle s'écrie : « Ah ! mondains, si vous entendiez mon langage, vous me traiteriez d'insensée. Je le suis, j'en conviens ; mais laissez-moi ma folie, et suivez votre sagesse, je ne vous envierai jamais ».

Elle demande à son correspondant de ne point lire aux autres « les points qui pourraient lui paraître extraordinaires » dans ses lettres : car des personnes pourraient « prendre occasion de rire sur des choses qui ne lui paraissent point du tout risibles » ; et d'autres auraient « la pensée de l'imiter en certaines choses », ce qui serait grave. A un autre, elle écrit : « Ne montrez mes lettres à personne. Vous connaissez le monde ; joignez toujours la prudence à la simplicité. Faites bien attention à qui vous vous confiez ; n'ouvrez pas votre cœur à toute sorte de personne ».

Visions. — Toute sa vie « surnaturelle » a lieu, en général, au moment où après la communion, pendant l'oraison, durant la messe au moment de la consécration, toujours à l'église.

Toutes ses visions et auditions sont intellectuelles, se passent « dans son âme ». Elle n'a jamais cherché à se représenter Jésus, ni à provoquer ses apparitions ; elles lui sont toujours venues spontanément. Elles l'effrayèrent tout d'abord, parce qu'elle s'en jugeait indigne.

Elle ne donne aucune description détaillée de ses visions ou de ses voix ; elle se contente de dire : « Jésus dans son humanité ; j'entendis dans mon cœur ces paroles... » etc. Les auditions sont le plus souvent une petite phrase soit d'encouragement, soit de consolation, soit même de désir exprimé ; rarement cela forme un discours ; quelquefois, c'est un simple conseil ; d'autres fois, c'est un entretien, une conversation entre les deux, mais « en esprit ».

Je relève six auditions, six visions, six visions-auditions, une sensation de battement du cœur de Jésus, une sensation de présence en elle de Jésus, une sensation d'être abimée dans la divinité, une sensation de transformation en Jésus.

Au moment de sa conversion, il lui arriva d'être avertie par une « voix intérieure » : c'était la veille du mercredi des cendres ; dans une réunion, à minuit, on sert du gras et entendant la voix lui rappeler que le carême était commencé, elle ne continue plus de souper. Lorsque, le dimanche, après les offices, il lui venait l'idée d'une promenade, la « voix de l'ami céleste » lui disait : « Ne puis-je te tenir lieu de tout ? » Et il lui tenait un discours qui finissait ainsi : « Mais tu es libre d'acquiescer ou de résister à mes sollicitations ». Pendant qu'elle s'appliquait à la purification de son cœur, elle entendait souvent, au fond de son cœur, ces paroles : « Je dois te suffire en tout ». Elle voyait et entendait Jésus lui témoigner le désir de trouver en elle ses délicies. Il lui inspira le vœu de chasteté. Il lui demanda plus tard de lui vouer une pauvreté parfaite ; il exigea d'elle la pauvreté d'esprit, du jugement, de la volonté ; et il lui faisait entendre la satisfaction qu'elle donnerait ainsi à

son cœur ; il la pressait amoureusement de répondre à ses tendres invitations, et il accompagnait ses sollicitations d'une lumière si vive et si pénétrante qu'il lui eût été difficile de lui résister. Quand Jésus veut d'elle quelque chose, il lui montre à découvert son cœur, et, avec l'air d'une douce majesté, il lui dit : « Tel est mon bon plaisir ».

Dans ses quatre dernières années, il lui fut donné un jour de connaître en quoi consiste l'union parfaite avec Dieu ; Jésus lui fait connaître le degré de pureté où il faut être pour entrer au ciel ; il lui fait entendre ses désirs, surtout dans l'oraison, par exemple qu'il aime qu'elle s'entretienne avec lui. Une fois, elle voit Jésus dans l'ostensoir sous la forme d'un enfant ; d'une main il lui montre son cœur ; l'autre, il la tend vers elle d'une manière touchante ; cela dura plus d'un quart d'heure. Le jour où elle embrassa le tabernacle, elle reste à l'église jusqu'à huit heures et demie du soir, regardant le tabernacle ; et Jésus se montre « en esprit », le cœur environné de feux et représenté dans l'hostie. Un dimanche, après la communion et deux heures de recueillement, elle s'agenouille devant le tabernacle, et elle se sent « toute transformée en Jésus » : elle ne se voit plus en elle-même, elle ne se sent plus, elle ne voit et ne sent dans ses membres que ceux de Jésus.

Un matin qu'elle priait durant la messe, elle aperçoit autour d'elle des « adorateurs célestes » ; et elle peut s'adresser à Jésus lui-même. Une fois, dans l'oraison, Jésus lui dit qu'elle était sa victime. Entendant la messe, elle voit, après l'élévation, Jésus anéanti devant son Père, s'offrant de nouveau, il tourne vers elle son regard et lui fait entendre ces paroles : « J'ai soif, j'ai encore soif ! »

Assistant à la messe, et réfléchissant à la grandeur du sacrifice, elle voit, après l'évangile, à la place du prêtre, Jésus qui, avec un extérieur grave et plein de majesté, offre à son Père l'hostie ; il lui semble que c'est sur « l'autel de son cœur » que s'offre cette hostie. Deux « esprits célestes » le servaient ; et il lui semble les voir près de lui, lorsqu'il lui donne la communion. Durant la messe, il lui fut montré le cœur de Jésus « comme dans un lieu grand et spacieux » ; ce cœur lui paraissait plus grand qu'un cœur ordinaire ; elle le voyait remplir ce lieu du « feu de son amour » et darder ses feux au delà de l'espace immense dans lequel il lui était montré ; elle apercevait aussi des anges, sous une forme humaine, qui se tenaient en adoration près de ce cœur. Un jour, le désir qu'elle avait de posséder Jésus par la communion, a été si violent, que sa chair même en tressaillait. Une fois, entendant la messe, elle voit le prêtre dans le ciel et une multitude « d'esprits bienheureux » entourant Jésus. Une autre fois, durant la messe, pensant à ce que son directeur lui avait dit, « environ cinq minutes avant la consécration », elle sent « son esprit s'élever jusqu'au ciel » ; et il lui est montré, allant du ciel jusqu'à l'autel, « un rayon, un chemin de lumière, large d'environ quatre pieds, bordé d'une haie de nuages blancs comme de l'argent », sur lesquels sont appuyés une quantité « d'esprits bienheureux » dans une attente respectueuse ; Jésus vient, et, à peine est-il sur l'autel, qu'elle l'aperçoit attaché à la croix par deux bourreaux, puis il est de nouveau élevé entre le ciel et la terre ; il paraît occupé des âmes qui sont à ses pieds. Elle lui manifeste le désir de le tenir entre ses mains, pour lui témoigner son amour ; elle entend alors au

fond de son âme cette parole : « ne suis-je pas toujours présent à ton cœur ? Que te faut-il de plus ? »

Un jour, après la communion, elle « sent tout à coup son âme et son corps comme se transformant en Jésus » ; elle en est si étonnée qu'elle reste longtemps « dans l'extase de l'admiration et du silence ». Souvent, lorsqu'elle va pour baiser les marches de l'autel, Jésus se montre à son âme et lui indique ses pieds en l'invitant à y imprimer son baiser. Il lui est donné de se reposer sur le cœur de Jésus, de « sentir le mouvement de ce cœur qui bat pour elle ». Un matin, « Jésus semble avoir dégagé son âme de son enveloppe mortelle pour la plonger dans l'immensité de sa divinité » ; et deux pensées l'occupent alors : « le néant qui se perd dans son tout, une goutte qui se perd dans l'océan, les ténèbres enveloppées de justice ». Dans la communion Jésus « se fait sentir, se montre d'une façon incompréhensible » ; elle s'élance quelquefois comme pour le saisir. Un matin au moment de la consécration, Jésus se montre à son âme sous la forme d'un mystique agneau, qu'elle voit ensuite immolé sur l'autel ; il lui fait entendre ces paroles : « C'est pour vous, pécheurs, que je me sacrifie. » Après avoir communiqué, elle le voit de nouveau « dans son humanité », reposant paisiblement « dans le sanctuaire de son âme », que remplissent des rayons lumineux émanés de lui. Un jour, dans la communion, son âme lui est représentée comme le berceau de Jésus ; durant son action de grâces, il se montre à elle à l'âge de six ans, endormi, et, malgré cela, paraissant s'occuper d'elle. Comme elle lui demandait une fois de l'appeler à lui, il lui fait entendre ces paroles :

« Il est de ma volonté de te faire souffrir encore et toujours ».

Elle le voit une autre fois, lorsque Pilate le montre aux Juifs : « Voilà l'homme ! » Etant un jour à ses pieds, elle lui demande, puisque sa volonté était de la séparer de lui, de vouloir bien la renfermer dans le ciboire ; elle le prie d'unir son cœur à son cœur, de « le transformer par une sorte de transsubstantiation ». Alors il lui « montre son cœur rempli de merveilles incompréhensibles », qu'elle sent bien, mais qu'elle ne peut dire. Le sien lui est représenté uni à ce cœur par un « lien indissoluble » ; puis elle « voit son cœur se fondre, s'écouler, se perdre dans cette fournaise d'amour, en sorte qu'elle ne voit plus ensuite que le cœur de Jésus ». Et celui-ci lui assure qu'elle est, jour et nuit, présente au tabernacle.

Extases. — Aucune mention.

Un instant avant de rendre le dernier soupir, « elle parut être dans une espèce d'extase, les yeux enflammés et fixés vers le ciel ».

Tentations. — Au début de la « période des épreuves », Jésus lui fait comprendre que « l'état de paix et de sécurité, dont jouit son âme, ne tardera pas à être troublé, au moins dans sa partie inférieure ». Alors elle a des distractions dans ses prières ; elle « souffre étrangement de ce dérèglement de l'imagination ». Elle a des tentations contre la chasteté ; elle en est d'abord effrayée, n'en ayant éprouvé aucune depuis deux ans. Nuit et jour, elle en est accablée ; pas un instant, dans la journée, de calme et de tranquillité. Sans cesse, il lui semble voir autour d'elle « une légion d'esprits malins qui lui offrent des ima-

ges les plus horribles ». D'autres s'attachent à « obscurcir son entendement, sa mémoire et sa volonté ». Elle a des « imaginations affreuses », avec tendance à croire qu'elle y adhère, dépit contre Dieu et découragement à l'idée qu'elle va céder. Elle éprouve ensuite un « état de délaissement intérieur » ; des « ténèbres profondes enveloppent son esprit ». Elle se « réfugie auprès de Jésus » ; mais elle croit l'entendre lui adresser, au fond du cœur, ces paroles : « Va, je te rejette, et tu ne me seras plus rien ». Elle a des « tentations de vanités, de blasphèmes contre Dieu, de désespoir ».

Cet état la rend scrupuleuse : elle veut communier, et, en même temps, elle a peur. Le confesseur la guérit, en espaçant les confessions et les communions. Elle a alors des désolations, des sécheresses, des aridités continuelles dans l'oraison ; elle est près de s'en décourager, de l'abandonner.

Un peu plus tard, « le démon lui met dans l'esprit » que ses prières vocales sont mal faites, qu'elles ne sont d'aucun mérite, qu'elle ne fait qu'irriter Dieu en priant ainsi. Lorsque, le matin ou le soir, elle a fait sa prière, « il lui donne la pensée » qu'elle n'a pas rempli ce devoir. « Il obscurcit tellement sa mémoire », qu'il lui est impossible de se le rappeler. Alors, tourmentée, elle se croit obligée de recommencer ; et pourtant, la première fois, elle eut beaucoup de peine à achever sa prière. Son directeur lui dit de remplacer les prières par l'oraison. Mais elle reste tout de même perpétuellement « obsédée de la même inquiétude » ; alors elle met par écrit le quantième du mois, le jour, l'heure où elle fait son oraison.

Puis viennent de nouvelles tentations contre la chasteté, d'une durée continuelle et effroyables : « le démon se sert de ce qu'il y a de plus saint et de plus adorable dans la religion pour en faire la matière de ses infamies ». Aucun moyen de faire oraison. Le « spectacle qui s'offre à son imagination » est si affreux qu'elle craint surtout la fin du soir, le crépuscule. Elle est « en quelque sorte agonisante » par la violence des combats qu'elle a à soutenir ; elle tremble, elle craint d'avoir consenti à ces scènes. Et pourtant « quelque chose lui dit intérieurement qu'elle est demeurée innocente et que le démon seul est coupable ». Pas un instant pour respirer ; à une secousse en succède une autre ; il lui semble parfois que son âme va se séparer de son corps ; elle éprouve dans tout son être une commotion si violente, et quelquefois, un épuisement si excessif qu'elle en est hors d'elle-même. A l'instant où « l'action du démon » devient plus forte, elle « élève tout son être vers Jésus » ; alors il se présente à son âme, dans son humanité, et, majestueux et bon, il dit : « Me voici, ne crains rien ! » Le calme et la paix lui reviennent ; et elle s'endort paisiblement. Cette lutte « l'exténue de lassitude et de fatigue » Bientôt après, elle passe par des vicissitudes de crainte et d'espérance : d'abord portée au recueillement, elle est dans un calme paisible, puis « tout à coup, sans avoir dans l'esprit ni représentation ni image », elle sent « son âme opprimée, gênée, accablée, comme si elle était anéantie ». Cela ne dure qu'une seconde. Durant ce temps, elle « souffre », elle est « comme si on l'étranglait » ; puis, « tout à coup, toutes les anxiétés s'évanouissent ; le calme lui est rendu ; une vive lumière se répand

dans son âme ; elle lui paraît pure et transparente comme le cristal » ; elle est heureuse, « dans l'état d'un criminel à qui on enlève ses chaînes ». Mais elle se retrouve de suite dans la même détresse qu'auparavant. Cette alternative dure, pour l'ordinaire, un quart d'heure. Elle n'a aucune ressemblance avec ses autres peines intérieures.

Un jour, elle se sent subitement délivrée de cet état d'angoisses et de tentations. Cette suspension dure huit jours. Durant cet intervalle, Jésus lui fait comprendre, « par une lumière toute particulière », et qui persévère tout ce temps-là, le prix des souffrances et le bien qu'en reçoit son âme. Il lui manque alors quelque chose ; elle est inquiète, étonnée. Aussi quand recommencent les épreuves, elle les reçoit avec joie et reconnaissance. Ce fut dans le temps de ces peines d'esprit, que « Jésus lui donna la pensée » du vœu de chasteté.

Dans ses quatre dernières années, « le démon lui donne souvent la pensée » qu'elle n'est qu'une hypocrite trompant le monde par l'apparence de la vertu.

Examen des écrits. — Aucun renseignement sur l'écriture

L'éditeur du *Recueil de ses écrits* nous avertit qu'il a supprimé les noms de famille et de personne, certains faits particuliers, les commissions à remplir, les compliments, les nouvelles d'intérieur, les détails insignifiants, les mêmes réflexions qui terminaient un certain nombre de lettres ; qu'il a intercalé quelquefois, dans certaines lettres, quelque chose des notes qu'elle jetait sur des bouts de papier avant d'écrire sa correspondance, et dont elle ne se servait pas toujours ; qu'enfin il a corrigé des fautes de

grammaire, modifié quelques vers des cantiques et retouché des strophes.

Le Recueil comprend : 1° le récit de sa vie intérieure, écrit par elle-même sur la demande de son évêque, et qu'elle laissa inachevé ; 2° près de 200 lettres, qui, sauf 5 ou 8, ont été écrites dans ses quatre dernières années, et dont un grand nombre se trouvent sans date : les unes sont adressées à ses directeurs de conscience, pour leur faire connaître l'état de son âme et les « faveurs », les « grâces » ; les autres, à des personnes de diverses conditions, pour leur donner des conseils spirituels ; 3° 14 cantiques qui ne sont guère tous authentiques ; 4° 3 dialogues, composés par une de ses intimes avec des souvenirs d'entretiens.

Nulle part on ne rencontre de réflexions saugrenues, de bizarreries choquantes, de digressions incohérentes. Le langage est correct, pur même, clair, précis, simple, naturel. Le ton de ses lettres varie avec le correspondant.

Elle fait le récit de sa vie avec méthode et suit la marche chronologique des événements, sans, toutefois, indiquer leur date ; il est divisé en vingt-neuf chapitres, contenant chacun une matière déterminée.

En tête de chaque lettre, elle met une pensée pieuse, comme « à Dieu par Jésus, tout pour Jésus », et termine sa lettre par une phrase du genre de celles-ci : « Votre sœur, indigne servante du céleste époux ; votre sœur qui ne vit que par Jésus ».

Comme dans les écrits de toutes les personnes pieuses, il y a, de temps à autre, mais se liant parfaitement au

sujet même, des exclamations, des élévations, des cris, des transports d'adoration vers la divinité.

Ses conseils se réfèrent principalement à l'oraison et à l'eucharistie, « la science du tabernacle », le « mémorial d'amour ». Elle conseille de pratiquer la mortification ou de s'abstenir selon les circonstances ; d'aimer en souffrant et de souffrir en aimant ; d'éviter la singularité ; d'être vigilant, persévérant, de ne point retourner en arrière ; de ne pas se troubler, ni de se préoccuper ; de banir la tristesse ; de mépriser les pensées vaines ; de ne pas s'attacher à des riens ; de conquérir la paix ; d'agir avec calme, douceur et tranquillité ; de se défier de soi-même, et surtout de se vaincre soi-même ; d'extirper la mauvaise herbe, l'amour-propre, l'orgueil, poison de notre âme. Pour elle, Jésus est notre principe, l'époux de notre âme, l'ami, le bien-aimé, le père ; elle est si familière avec lui que son évêque est tenté d'y trouver « quelque excès », et, lorsqu'elle en parle, ses transports sont tels qu'il les qualifierait « presque de céleste folie ».

CONCLUSIONS

Pour rendre notre travail irréprochable et définitif, il aurait fallu faire la critique des sources, des textes, des témoignages, l'étude directe des manuscrits, des monuments, des lieux, des reliques, etc., et nous initier au vocabulaire, aux idées, aux sentiments, aux mœurs, aux usages et coutumes de l'époque et du milieu, bref, entreprendre une tâche qui demande la vie et la compétence de plusieurs individus.

Malgré ces lacunes graves au point de vue des sciences historiques, nous aboutissons à ces conclusions inattaquables : 1° tous les mystiques ne se ressemblent pas tant au point de vue physique et psychologique qu'au point de vue pathologique ; 2° les renseignements obtenus sont, en général, vagues et insuffisants au point de vue médical.

C'est tout ce que nous voulions démontrer.

Vu : le président de la thèse
GILBERT-BALLET

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

Imprimerie HENRI JOUVE, 15, rue Racine, Paris

